

—Il est suspect ! ajouta un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien.

—Je le crois coupable ! ajouta le fort de la halle.

—Oh ! les gueux ! les misérables ! hurla Echalot ! calomnier un vainqueur de la Bastille, un membre des Jacobins, un sans-culotte muni d'une carte de civisme.

—Gracchus, aussi, en possédait une.

—En route ! tu t'expliqueras avec le Comité.

—Vous savez bien qu'on ne s'explique jamais ! on est guillotiné avant.

Un éclat de rire accueillit les dernières paroles d'Echalot. En un moment il se trouva entraîné, poussé, porté par la foule qui le conduisit au milieu des huées et des injures. Il ne fut cependant pas possible à l'ivrogne de poursuivre la route qu'on prétendait lui faire achever, il roula dans le fossé, où, roué par les coups de pied des patriotes, il demeura tout saignant.

L'apparition d'un crieur de journaux changea subitement les dispositions de la foule qui abandonna Echalot à demi mort.

Pendant ce temps, les deux femmes, qui s'étaient enfuies de la boutique du cabaretier, s'efforçaient de conserver une allure tranquille. La plus jeune, la plus timide, s'appuyait sur le bras de sa campagne. De temps en temps elle tournait la tête, afin de s'assurer qu'on ne la suivait pas. Mais les rues étaient relativement tranquilles ; elles purent s'arrêter un moment, et respirer dans les bras l'une de l'autre.

—Je t'en prie, ne pleure pas ! dit la plus âgée des deux femmes.

—Hélas ! nous sera-t-il possible de le revoir ?

—Nous chercherons, nous en trouverons le moyen. Ce qui est arrivé hier était fatal. Le plus surprenant est que Sainville ait pu si longtemps tromper la défiance de ses clients, et faire tour à tour passer, pour des servantes de cabaret, des femmes qui se cachaient chez lui afin de voir, pendant des instants rapides, les prisonniers de Saint-Lazare... Au lieu de verser des larmes, tu devrais bénir Dieu de nous avoir donné la consolation d'échanger, avec Henri, des lettres qui nous rendaient un peu de courage.

—Vous avez raison, ma tante, répondit la jeune fille, mais nous avons tant à craindre, que j'oublie ce que nous pouvons encore espérer.

Elles ne tardèrent pas à entrer dans la rue des Noyers. Là, était le salut pour elles.

Mme Roucher et Eulalie les attendaient en proie à une grande inquiétude. C'était la fille de Roucher qui avait enseigné à ses amies le moyen de voir le jeune comte de Civray, du fond du cabaret de Sainville qui, sous le nom de Gracchus et l'apparence d'un marchand de vin, cachait un homme dévoué aux pros-crits, et qui, vingt fois déjà, avait risqué sa vie, afin de procurer aux parents de malheureux prisonniers, des entrevues avec leurs frères, leurs pères et leurs fils. Sainville, comprenant un jour la valeur de l'emplacement du cabaret d'un homme connu sous le nom de Georget, lui acheta la maison, les meubles et la clientèle, et paya le tout une somme assez forte pour tenter un avaré. Il fut convenu que Georget le ferait passer pour un voisin de son village, et lui apprendrait le commerce.

Il ne fallut pas longtemps à Sainville pour se mettre au courant. Naudot, le premier, devina le dévouement de cet homme, et ce fut grâce au gardien de la prison, que, peu à peu, les mères, les filles, les sœurs des condamnés, travesties en servantes, purent venir, de temps à autre, passer une journée dans le cabaret du citoyen Gracchus. La clientèle du cabaret se trouvait bien mêlée : les grandes dames, les belles jeunes filles qui, par dévouement, se condamnaient à verser à boire à des Jacobins, à entendre leur conversation aussi stupide, à écouter leurs refrains sanguinaires, quittaient souvent la maison de Sainville écourées et demi-mortes ; mais elles emportaient l'ineffable consolation d'avoir échangé un regard avec un captif, ou bien Naudot, durant une de ses stations au cabaret, leur avait remis une longue lettre qui promettait d'échanger une correspondance. Mais ce moyen ne laissait pas d'être dangereux. Gracchus, après avoir joui d'une grande faveur, en raison de la

modicité de ses prix, finit par devenir suspect. Des tricoteuses s'avisèrent de trouver que ses servantes avaient trop de distinction dans les traits, de décence dans le maintien ; on jasa dans le quartier. Les purs doutèrent du patriotisme de Gracchus. Un seul mot pouvait faire éclater l'orage sur la tête de Sainville. Echalot s'en chargea. Sa fuite, qui coïncidait d'une façon précise avec le redoublement de rigueur dont on allait user à l'égard des prisonniers, allait frapper aussi la famille Roucher, dont les lettres faisaient la consolation et la joie.

Peut-être celles que remit Cécile à Eulalie seraient-elles les dernières reçues ?

Mme Roucher et Eulalie lurent les pages tombées du cœur du poète et du père avec des yeux voilés de larmes.

Ces lettres, comme toutes celles qui forment sa correspondance, étaient des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment. Roucher s'oubliait pour sa femme, pour sa fille, cette Eulalie qu'il appelle familièrement "Minette" ; leurs deux noms reviennent sans cesse sous sa plume. Les battements de son cœur se traduisent à chaque ligne. Quand il oublie le danger de sa situation, il revient à ses auteurs favoris : à Thompson, à Virgile. Il parle avec adoration du "petit suspect" devenu cher à tous les prisonniers. Quelles lettres que les lettres de Roucher ! Comme elles montrent dans sa sereine transparence l'âme du rêveur, du philosophe, du père, du chrétien. Il tremble que le souffle de la douleur ne froisse et ne courbe les êtres qui lui sont chers. Loin de leur parler de ses angoisses, il les initie à sa sérénité ; il les entretient de la famille de Loizerolles avec affection et respect.

Il traite le vieux Simon-Avid de Loizerolles en maître, et François en adepte. Il raconte les journées passées dans les grands couloirs, tandis que chacun d'eux initie ses amis à ses conceptions nouvelles. Après que Roucher a lu une traduction de Virgile, Loizerolles récite un chant du *Printemps*, et Chénier récite de sa voix harmonieuse une de ces idylles que l'on croirait composées à l'ombre des lauriers-roses ombrageant l'Eurotas.

Quand il a parlé littérature avec "Minette," il l'entretient de Mlle de Coigny, il lui peint sa grâce touchante, sa bonté angélique. Il cite les vers qu'André Chénier a faits pour elle.

Arrivée à ce passage de la lettre de son père, Eulalie se pencha, saisit la missive à deux mains, et dit à sa mère d'une voix altérée :

—André écrit des vers pour Mlle de Coigny, André nous oublie...

Elle n'en dit pas davantage, elle éclata en sanglots, et Mme Roucher reçut dans ses bras sa fille défaillante.

—Eulalie ! s'écrie-t-elle, dis-moi que je me trompe, dis-moi...

—Je n'ai jamais songé à autre chose, ma mère... André Chénier n'est-il pas le plus grand poète de ce temps ? Mon père, en l'introduisant dans notre intimité, n'avait-il pas fait le même rêve ? J'ai toujours cru que son désir et le vôtre nous fiançaient dans l'avenir...

—Ma bien-aimée, répondit Mme Roucher, aujourd'hui, il n'existe plus d'avenir pour les femmes... Pleure, si ton cœur se brise en ce moment, mais pleure devant moi seule et devant Dieu... Quand nous tremblons pour la vie de ceux qui nous sont chers, avons-nous le droit de songer à notre destinée ?

—Mère, mon père semble plein de confiance.

—Ton père possède l'âme la plus recueillie, la plus paisible que je connaisse, répondit Mme Roucher en caressant les cheveux de sa fille, avec une tendresse et une douceur qui signifiaient plus que toutes les paroles. Je connais le compagnon de ma vie, il ne tremblera point devant le danger, il ne pâlerait point en face de la mort... Mais l'habitude de vivre près de lui m'a rendue clairvoyante, et je manque de la confiance qu'il semble garder.

—Nos amis nous rassuraient hier, en nous parlant du revirement qui se produit dans les impressions du peuple.

—Sans doute, ma chérie, la vue des ruissaux de

sang qui coulent sur les places et dans les rues écrouy beaucoup de gens... On ne transforme pas un quartier en abattoir, sans qu'un jour la conscience publique se réveille... Les marchands de la rue Saint-Honoré ont réclamé contre le passage des charrettes, mais la guillotine fonctionne encore d'une façon plus terrible sur la place du Trône-Renversé qu'elle ne le faisait sur la place de la Révolution... Un peuple, si pervers qu'il soit par des misérables, ne voit point passer impunément des tombereaux, traînant au supplice un roi innocent, une noblesse fidèle, un clergé héroïque... Le dégoût du meurtre amènera la chute des meurtriers... Mais, quand sonnera cette heure ! Combien, jusque-là, verrons-nous la révolution dévorer de victimes ? On affirme que Fouquier-Tinville a reçu ordre de couper cent cinquante têtes par jour. Plus de 8,000 suspects encombrant les prisons. On y a jeté, l'autre nuit, 300 familles du faubourg Saint-Germain... Et sous quel prétexte, grand Dieu ! L'un est coupable de porter un grand nom ; celui-ci est riche, cet autre élève. Tel gentilhomme a servi la royauté ; tel autre a vu évader un de ses parents. Cet homme a regretté les Girondins ; cet autre prend le parti de la révolution avec un zèle qui le rend suspect. Ce jeune homme a paru applaudir au succès d'Hébert ; ce vieillard a souri de la clémence de Danton... Les furies de la guillotine gardent leurs places au tribunal et continuent à suivre les convois des victimes... Non ! non ! cette tragédie sanglante n'est point terminée encore... Prie toujours pour ton père, pour Emile et pour moi, qui mourrais si je devais les perdre... Mais éloigne de ton cœur toute faiblesse, et offre ton bonheur pour le salut de ceux que tu aimes.

—Oui, mère, vous avez raison ; je dois m'oublier, je dois demander la liberté pour les prisonniers, la fin de l'épreuve pour les martyrs, et si le Seigneur nous rend ceux que nous pleurons, je le bénirai tous les jours de ma vie.

La jeune fille tomba à genoux, joignit les mains et fondit en larmes.

—Pauvre ange ! murmura Mme Roucher.

Eulalie resta seule dans sa petite chambre, savourant l'amère jouissance de pleurer sans témoins.

Elle tressaillit en attendant frapper discrètement à sa porte.

C'était Cécile qui, inquiète de son absence, la venait chercher.

Les deux jeunes filles se regardèrent, se prirent les mains, puis, spontanément, devinant quelle semblable douleur meurtrissait leurs âmes, elles s'embrassèrent en s'appelant ma sœur.

## CHAPITRE XIV

### LA CITOYENNE ROSE-THÉ

Réfugiée en un logis modeste, après avoir quitté sa boutique de lingerie, Jeanne n'eut plus qu'une pensée : se dérober aux regards de ceux qui l'avaient connue ; qu'un but, sauver le comte de Civray et prouver son innocence à Henri comme à sa mère.

Jeanne portait au cœur une double blessure, dont Dieu seul connaissait la profondeur ; mais elle était de celles que la douleur grandit et que sanctifie l'amour du sacrifice. Comment parviendrait-elle à convaincre ses bienfaiteurs que jamais elle n'avait dénoncé Henri de Civray ? la pauvre Jeanne l'ignorait, mais elle comptait sur la Providence, qui vient en aide aux innocents et aux opprimés.

(A suivre)